

Abbeille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 3 mai 1910. Thermomètre de E. Claudel, Orficien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.O., Lne. Fahrenheit Centgrade

L'administration de M. Taft.

Comme on l'a vu par une dépêche que nous avons publiée hier, l'administration de M. Taft a l'entière approbation de M. Roosevelt; des lettres écrites de M. Roosevelt par le Président en font foi.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que l'ex-président fait connaître son sentiment à l'endroit de son successeur c'est-à-dire relativement à ses actes officiels. Bien qu'il soit éloigné de son pays, M. Roosevelt ne s'en désintéresse pas; au contraire, il en suit la politique avec attention.

M. Roosevelt reste fidèle à ses anciennes amitiés; ainsi, il favorise le remplacement de M. Hughes, comme gouverneur de l'Etat de New York, par celui qui fut son secrétaire intime, qui, pendant les dernières années de sa présidence, travailla à ses côtés et fut pour lui en même temps qu'un employé, un ami dévoué, M. Lobb.

M. Roosevelt, dont on ne saurait douter de la parfaite sincérité, met à profit la circonstance pour renouveler l'assurance qu'il a tant de fois donnée qu'il est définitivement rentré dans la vie privée; qu'aucune considération humaine ne l'en fera sortir.

Il n'est pas le premier à se briser la tête sur la question de la succession présidentielle; il est le premier à se proposer de rédiger des Mémoires, ou de mettre en ordre des matériaux relatifs aux

Etats de l'Ouest pour que le parti conserve sa force. Il demeurera fidèle aux principes politiques qu'il a toujours mis en pratique et parlera en faveur de leur maintien, à la condition qu'on ne les mette pas au service d'une politique condamnable.

M. Roosevelt a mille fois raison de refuser de redescendre dans l'arène politique; il y a laissé une réputation très enviable d'honnête homme et de chef d'Etat éminent; peut-il aspirer à mieux que cela? Son administration n'a pas été absolument exempte d'erreurs; mais les erreurs qu'il a commises sont attribuables à son tempérament prime-sautier, impatient et à sa courte vue comme financier.

Sa carrière politique a été brillante, et le voyage qu'il fit dans le moment à travers l'Europe après ses chasses dans les forêts d'Afrique, en est le digne couronnement.

Une visite au général Washington. A l'occasion de la récente visite de M. Roosevelt à Paris, un journal de la capitale a publié la lettre qu'écrivit au ministre des Affaires étrangères, le chevalier de La Luzerne, ministre de France en Amérique, pendant une visite qu'il fit au général Washington. Le pair de Versailles (1783) venait d'être signé, consacrant l'indépendance des Etats-Unis, l'armée américaine avait été licenciée sans trouble, mais non sans de nombreuses difficultés et, George Washington après avoir remis sa commission de généralissime, retourna dans la vie privée, vivant comme un simple citoyen, entouré de ses siens, à Mount Vernon, sa terre de famille.

"A Mount-Vernon en Virginie, Le 12 avril 1784. Monseigneur, "La terre du général Washington n'étant éloignée d'Annapolis que de quinze lieues, je me suis rendu à l'invitation qu'il m'avait faite de venir y passer quelques jours, et c'est de chez lui que j'ai l'honneur de vous écrire. Après l'avoir vu au milieu de son camp et du tam-tam des armées, à mon arrivée dans ce continent, j'ai le plaisir de le revoir simple citoyen, jouissant dans le repos de la retraite, de la gloire qu'il a si justement acquise. Nous nous sommes félicités réciproquement de ce que notre tâche avait été siue beaucoup plus tôt que nous n'avions osé l'espérer. Le général en a toute occasion de faire mention de la reconnaissance des Etats-Unis envers Sa Majesté, et il s'est exprimé avec beaucoup de sensibilité touchant les services que les Américains rendent de vous. Il ne paraît pas éloigné de faire un voyage en France, et il me dit qu'il serait fort aise d'y aller, si les affaires dont il désire voir la fin le lui permettaient. Il est vêtu d'un habit gris comme un fermier virginien et rien autour de lui ne donne le souvenir du rôle important qu'il a joué, si ce n'est l'affluence des étrangers qui viennent le voir. Sa femme et ses parents forment sa société habituelle et le bonheur des personnes qui l'entourent paraît être sa principale occupation.

"Il n'est pas déconvenu, cependant, et, indépendamment des affaires qui lui restent à terminer à la suite de son commandement, je suis porté à croire qu'il se propose de rédiger des Mémoires, ou de mettre en ordre des matériaux relatifs aux

grands événements auxquels il a en une part aussi importante. Il doit lui être peu agréable, après avoir si longtemps occupé le monde de ses actions, de tomber tout à coup dans une sorte d'oubli. Il a sincèrement désiré la fin de cette révolution et aucun citoyen n'y a travaillé avec plus d'ardeur; mais après avoir été pendant huit ou neuf ans le premier citoyen de la République, il est difficile de se réduire à la condition de planteur. Le général ne me paraît pas heureux.

Cette inaction lourde pour lui, comme elle le fut plus tard pour plusieurs de ses successeurs, ne devait pas peser sur ses épaules pendant bien longtemps.

En 1789, dès qu'un gouvernement régulier eut été établi, George Washington fut élu à l'unanimité président de l'Union pour quatre ans; en 1793, il fut réélu à la même unanimité pour quatre nouvelles années. Mais en 1797, malgré les desirs de ses concitoyens, il refusa de continuer à occuper la première place de l'Etat, déclarant qu'une prolongation de pouvoirs serait une sorte de présidence à vie et par conséquent une contradiction avec l'esprit de la Constitution. Aussi, depuis cette époque, fidèle à cette maxime, qui n'est qu'une interprétation, aucun des présidents des Etats-Unis n'a accepté de voir le renouvellement de son mandat pour plus de deux périodes de quatre années. Ce qui semble devoir être le cas de M. Roosevelt dont on a fêté l'arrivée en France.

Bismarck féministe.

Le Président Taft s'est fait suffire il y a quelques semaines en voyant sans détour à la National Woman Suffrage Association qu'il n'était point partisan du droit de vote féminin. A défaut de M. Taft, les suffragettes peuvent se réclamer d'une autorité encore plus considérable et bien inattendue, celle du prince de Bismarck. A la veille de sa retraite, une femme, jeune alors, prétend avoir eu avec lui une conversation restée jusqu'à présent inédite, mais dont il sera lu dans la semaine prochaine à Berlin dans un meeting. "Ce que je sais, disait le chancelier de fer, je le dois à ma femme. Je vénère ce sexe qui nous élève, nous enseigne la religion, préserve notre idéal et effleure des roses tout le long de la route de notre vie terrestre. J'ai toujours souhaité la coopération des femmes à la politique, mais nous ne sommes pas encore assez avancés. Les femmes n'empêchent pas sur le rôle des hommes; elles se bornent à les influencer, à les attirer, à les guider vers de bonnes et utiles besognes. Retenez ce que je vous dis: le jour viendra où les femmes collaboreront à la politique. Tous les hommes sont des maladroits; nous autres, Allemands, nous sommes des ours. Les femmes sont diplomates. Ne dites point qu'elles trahissent les secrets de l'Etat; une femme intelligente sait garder le silence et elle excelle, au milieu d'une conversation frivole en apparence, à tirer de nous ce qu'elle désire savoir. Les femmes regardent si agréablement sur les sujets les plus graves qu'un homme — quand il est un vieil âne (sic) — finit toujours par en dire plus qu'il ne voudrait. Elles sont, en toutes choses, beaucoup plus fines que nous." Le lendemain, Bismarck, définitivement disgracié, rencontra de nouveaux interlocuteurs: "C'est probablement, lui dit-il, la der-

nière fois que nous nous voyons en ce monde. Le vieux lion se retire en grognant dans sa forêt. Mais mon œuvre vivra car, si les hommes de Germanie sont devenus faibles, les femmes seront fortes."

Ceux qui sont tombés à l'eau

Latham, Le Blou, Rougier, qui tombèrent, l'un dans la Manche, l'autre dans l'Atlantique, le troisième dans la Méditerranée, eurent un précédent: ce fut le dix-huitième siècle, l'an de grâce 1742 exactement, en la personne du marquis de Baqueville. Le marquis de Baqueville, plus humble, se contenta de choir dans la Seine, et voici comment. S'étant adapté deux paires d'ailes, ou au moins deux pieds, il s'éleva du faite de son hôtel, situé quai des Théâtres, actuellement quai Voltaire, dans l'intention d'atterrir au milieu du jardin des Tuileries, d'où la Cour suivait son expérience.

Le pont Neuf, le pont Royal et les berges du fleuve étaient noirs de curieux. S'il faut en croire la chronique de temps, tout alla bien pendant 150 toises — environ 300 mètres; — mais le plus clair de l'histoire, c'est que, tout à coup, le marquis de Baqueville culbuta dans la Seine. Il s'abattit sur un bateau de blanchissage. Comme il avait soixante-deux ans, on prétendit que la fatigue l'avait contraint de ralentir le battement de ses ailes, causant ainsi sa chute. Il ne renouela point sa tentative. Dix-huit années plus tard, en 1760, il périsait dans un incendie qui dévora son hôtel.

Honoraires des médecins d'autrefois.

Les médecins d'autrefois avaient mille à partir avec les satires: combien de fois n'a-t-on pas fait rimer "Esculape" avec "escouhappe"!

Il y avait des visites et des consultations, comme aujourd'hui, à tous prix. En province, on commençait à quinze sols; à Paris, il s'agissait de quatre, de six livres.

La médecine eut ses mauvais jours: en 1790, J.-B. Regault allait voir des clients pour une livre. C'était déjà la visite à bon marché; témoin l'illustre de Jussieu qui, en l'an VIII, la pratiqua chez des gens obscurs.

On rapporte quelques gestes — rares — de reconnaissance de la part des malades. Le marquis d'Usson de Bonnac, guéri par le docteur Borden, lui envoya une boîte de pilules, avec l'avis d'aller voir les comparer avec celles qu'il lui avait à lui-même prescrites: ces pilules, c'étaient quatre diamants. On trouverait encore, aujourd'hui, des malades assez généreux.

Ce sont les héritiers qui font la grimace, en pareille circonstance. Mme de Tencin, avant de mourir, avait prié M. Astruc d'accepter une petite gratification de deux cents livres; il s'en fallut de peu qu'il ne fût poursuivi pour captation!

Bien plus souvent, les médecins étaient obligés de recourir à un Châtelet pour se faire payer. A ses audiences du mardi et du samedi, M. le lieutenant civil connaissait des demandes d'exécution par mille livres. C'est ainsi qu'en 1710 M. Fournier dut assigner les héritiers d'une vieille demoiselle, pour leur réclamer trente-sept livres dix sols pour vingt-cinq visites. Ce n'était pas exagéré!

Tout augmente, aujourd'hui... La vie est plus chère et les médecins forcent un peu leur mesure. Qui le leur reprocherait?

Le 'roi des pétroles' humoriste.

M. Rockefeller accompagnait il y a quelques jours à bord d'un transatlantique sa fille, Mme Prentiss, qui partait pour l'Europe. Il se dissimula de son mieux dans la cabine pour échapper aux reporters qui guettaient sans cesse le moment de l'interviewer. L'un de ces derniers, à défaut du père, interviewa la fille, tandis que M. Rockefeller, caché derrière un écran, s'amusa énormément; mais il n'en était pas moins prisonnier du reporter et il prit son parti de se montrer et de se laisser interviewer.

—Allez y, tirez! dit-il au journaliste. —Et bien, l'interrogea malicieusement l'interviewer, est-ce que vous allez au devant de M. Rockefeller? —Le roi des pétroles, qui a une dent contre l'ancien président et ne lui a pas pardonné sa guerre aux trusts, riposta: —Non, je n'ai jamais aimé Teddy, et il doit être encore plus féroce maintenant qu'il a chassé le lion. Vous ne savez pas ce qu'il me ferait. —Avez-vous peur de la queue de la comète d'Halley? —J'espère bien qu'elle ne m'atteindra pas et qu'elle ne mettra pas le feu aux puits de pétrole du Standard Oil! —Est-ce que vous n'irez pas à l'étranger cette année? —Mon jeune ami, la vie coûte trop cher pour que je puisse me permettre ça.

Un des Mille.

Ils sont rares les survivants de cette fameuse expédition des "Mille", dirigée par le condottiere Garibaldi, dont le cinquantenaire est tombé au mois d'avril 1910.

Les mille étaient en réalité deux cents... Garibaldi, à qui Cavour avait en secret fourni des armes et de l'argent, débarqua à Marsala, battit les troupes de l'infortuné François II, roi des Deux Siciles, entra à Palermo, puis à Messine. Et le 7 novembre suivant, on vit ce spectacle étrange: Victor Emmanuel faisant, en grand uniforme, son entrée à Naples, dans la même voiture que Garibaldi en blouse et en chemise rouge.

Parmi les Français qui se laissèrent entraîner dans cette lamentable équipée, il y avait Paul de Flotte, ancien officier de marine, qui mourut au combat de Solano, la tête fracassée par une balle; Maxime du Camp, Alexandre Dumas, Ulrich de Fonvielle, Edouard Lockroy... Celle qui fut la reine de Naples, l'héroïne Marie-Sophie, la femme de François II, survit à ces événements historiques. Sa douleur est destinée à s'éteindre malheureusement à Neuilly, où de fidèles amis vont lui présenter leurs respectueux hommages.

Dirigeable en construction.

Paris, 3 mai.—La nouvelle surprenante qu'un dirigeable vient d'être construit en secret sous la direction du ministère de la guerre, a été annoncée ici aujourd'hui.

Ce ballon dirigeable du type semi-rigide pourra atteindre une vitesse de quatre-vingts kilomètres (approximativement 50 miles) à l'heure, et la machine sera

prête à participer aux manœuvres d'été de l'armée.

WHITE CITY.

Le succès qui a couronné la reprise de "Mirtha" dimanche soir à la Cité Blanche s'accroît, car le public se rend de plus en plus nombreux chaque soir au Casino pour assister aux représentations de ce délicieux opéra.

Le comédien West, la récente recrue de la troupe, est tout particulièrement applaudi. Les divertissements en plein air continuent à faire les délices de la foule, en particulier le numéro présenté par les frères Whittaker qui est tout simplement surprenant.

FRANCE-AMERIQUE.

Revue mensuelle du "Comité France-Amérique", siège social, 17, rue Cassette, Paris, VIe. — Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vte de Caix, vice-présidents; Vte de Breteuil, trésorier.

Le numéro d'Avril 1910, contient un vivant portrait du Président Roosevelt par M. Firmin Roz, deux études sur les "Lignes de Navigation vers l'Amérique du Sud" par M. R. Perraud, et sur les "Relations commerciales de l'Europe avec l'Amérique latine" par M. A. Marvaud. M. Ripert, auditeur au Conseil d'Etat, décrit l'Institution américaine de "Speakership", mis à l'ordre du jour par les attaques contre le président Cannon. Enfin la récente "entente douanière entre les Etats-Unis et la France" est étudiée par M. Frodevaux et appréciée par M. Gabriel Louis-Jaray, secrétaire général du Comité. Cette livraison contient encore des documents sur cette dernière question, une carte sur double page, et des "chroniques" sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents. Nous y remarquons particulièrement l'étude que commence sur "l'Equateur" M. G. Perrier, membre de la mission française en Equateur.

Le numéro: prix net: 2 francs — Abonnement annuel [France et étranger]: 24 francs.

Drame conjugal.

A la suite d'une querelle qui a éclaté hier après-midi entre les époux Ragas, domiciliés 1803 rue Nord Rempart, le mari Amédée Ragas, employé de la New Orleans Ice Co., a tiré trois coups de revolver sur sa femme la blessant assez grièvement.

Ragas était rentré à son domicile vers une heure, et trouvant sa femme endormie l'apostropha en termes violents. Celle-ci ayant répliqué quelques mots, le mari au comble de l'irritation courut à une armoire, en sortit un revolver et fit feu au moment où sa femme se préparait à quitter l'appartement. Le premier projectile atteignit dans le dos et elle s'affaissa sur le seuil de la porte.

Ragas néanmoins continua à décharger son arme tirant encore deux autres balles qui atteignirent la malheureuse l'une à l'épaule, l'autre dans la région du cou. Les cris de la victime et les détonations avaient attiré l'attention des voisins qui accoururent sur ces entrefaites et s'emparèrent du forcené qu'ils maintinrent jusqu'à l'arrivée de la police. Une ambulance fut mandée qui transporta Mme Ragas à l'Hôpital de Charité où les médecins constatèrent que ses blessures quoique d'une certaine gravité, ne mettaient pas sa vie en danger.

Ragas a été écroué au poste du premier précinct où une accusation de tentative de meurtre a été portée contre lui.

hier les nommés Joe. Procter, Geo. Seibert, Tony. Vaccinelli et Wm. Graff tous des charretiers accusés de conduire leur véhicule à une allure trop vive.

Le corps de Mme Cabrera est placé à bord du vapeur "Heredia."

Le cercueil contenant la dépouille mortelle de Mme Desideria Ocampo Estrada Cabrera, épouse du président de la République du Guatemala, décédée récemment à Nice, France, a été placé hier matin à bord du vapeur "Heredia", de la United Fruit Company, lequel a levé l'ancre à 11 heures à destination de Puerto Barrios, Guatemala. Le corps était accompagné par MM. Ramon Bengocosa, Morales Saez et Ardenas, consuls du Guatemala à New York, la Nouvelle-Orléans et Nice.

Le corps était arrivé de Nice, samedi dernier et en attendant le départ du navire qui doit le ramener au Guatemala avait été exposé dans les salons de l'entrepreneur de pompes funèbres Johnson de New York. Quelques amis de la famille Cabrera et une délégation de l'Union Progressiste de notre ville ont accompagné le cercueil jusqu'au navire. A l'arrivée du vapeur à Puerto Barrios un train spécial emmena le corps de Mme Cabrera à Guatemala où auront lieu les cérémonies funèbres. L'inhumation se fera à Quetzaltenango, ville natale de la défunte.

Le cercueil disparaissant sous les couronnes et les bouquets envoyés par le département d'Etat, le président Taft, le maire Behrman, l'Union Progressiste de la Nouvelle-Orléans, la United Fruit Company et de nombreux membres de la colonie du Guatemala dans notre ville.

Vagabond condamné.

George Walters, un nègre âgé d'une vingtaine d'années qui s'était introduit le 26 avril dernier dans un des dépôts de la New Orleans Railway Company, et avait été arrêté par un veilleur de nuit, a comparu ce matin devant la seconde cour municipale et a plaidé coupable d'vagabondage.

Il a été condamné à trois mois de détention dans la prison de par Walters au moment de son introduction avait tenté de se suicider par le moyen d'un rasoir. Il avait été légèrement blessé d'un coup de revolver tiré par le gardien.

RIXE.

Au cours d'une querelle survenue l'avant-dernière nuit à l'angle des rues Canal et Remparts entre Chas. Meyers et un nègre inconnu, le premier a reçu un coup de rasoir à la main. Le noir s'est enfui avant l'arrivée de la police.

Testament de Theod. Beaufort.

Le testament de Theod. Beaufort, décédé ces jours derniers, a été homologué hier après-midi à la cour civile de district. Par ce document le testateur lègue à sa veuve tous les biens qu'il possédait au moment de sa mort et la nomme exécutrice testamentaire.

ACCIDENT FATAL.

William Horton, un enfant de couleur âgé de 5 ans, demeurant rue Clio, 2116, a été victime d'un accident fatal, hier après-midi vers deux heures. Il traversait la chaussée, à l'intersection des rues Clio et Franklin, lorsqu'il a été tué par un car de ligne Clio, en charge de l'électricien Fred Hanta.

PAM-ALA

Pour MALARIA (Frissons et fièvre) Débarassez le sang du poison de la Malaria. O. S. Stevens, Placide Hotel, Jacksonville, écrit: "Le 12 mars 1909, je souffrais de frissons et de fièvre. Après avoir souffert pendant des années de la Malaria, j'ai enfin trouvé un remède que je suis heureux de recommander à tous ceux qui souffrent du même mal."

— Pas encore... Il sera bien assez tôt demain, quand cette femme Hennequart se présentera ici.

Le repas du midi fut moins gai que de coutume. Seul, Charlot causait. Il racontait les menus incidents de ses vacances. Il parlait aussi de la classe passée, de ses leçons, de ses devoirs, des maîtres, des camarades, et faisait des projets en vue d'une excursion écolaire qui devait avoir lieu dans huit jours.

— Pauvre petit! pensèrent simultanément Séraphin Leverdier et sa femme, dans huit jours où seras-tu?

— Vers la fin du repas, Gardavant demanda tout à coup: — Dis-moi, Charlot, tu ne penses jamais à ta maman?

— L'enfant avait commencé à jouer avec des soldats de plomb. A cette question, il s'arrêta, en tendit, et leva des grands yeux interrogateurs sur Gardavant.

— Puis, il prononça avec hésitation ces deux mots: — Oh! ma maman!...

— Le pauvre paraissait profondément troublé. — Eh bien, reprit le père Leverdier... Est-ce que tu te la rappelles?

— Oh! oui... Ma pauvre maman qui pleurait et souvenait... Mais pourquoi me demandes-tu cela aujourd'hui?

— Les yeux de Charlot se mouillèrent de larmes. La subite évocation du passé revivait en lui

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

№ 40 Commence le 15 Mars 1910

LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse

PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIÈME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

XIV FILET TENDU

Suite. —D'ailleurs, dit le mari d'Al-

phonine, je m'en vais, les amis. Et il pensa: —J'en suis assez... inutile de moi sur ici! —C'est moi qui vous chasse!... questions maternelles la joie maternelle de fleurs. —Oh non, la belle. Seulement il faut rentrer. Ma femme m'attend. Au revoir les amoureux. —Au revoir. Quand l'émissaire de Solange fut sorti, Flageolet, soudain soulevé, dit, en se penchant à l'oreille de sa compagne: —Tu es vu cet homme-là? —Où? Et puis après? —J'ai dans l'idée qu'il ramène un mauvais coup. —Un mauvais coup?... Contre qui? —Contre le petit Charlot, à qui tu donnes tous les matins une rose quand il vient se promener à la Madeleine avec son père adoptif, papa Leverdier. —Tu crois qu'il en voudrait à cet enfant?... Ce n'est pas possible! Il est si gentil, si mignon ce bon petit Charlot! Et le vieux Gardavant l'aime tant!... Mille diables! Qui donc pourrait en vouloir au vieillard et à son bâton de vieillesse? —Je n'en sais rien, Fanchonnette, je te le dis ce que je pense... ce que je crains. Il m'a fait jaecer... J'ai eu tort de coopérer dans le pont, moi... —Pécaïré! nous verrons bien... S'il faut protéger Charlot, je suis là! s'écria l'Arlésienne en

l'envoyant, avec une conviction sans égale, un coup de poing dans l'estomac. —Et moi, s'il faut prêter main forte au sergent, je m'inscris... Là-dessus, appelons le patron, qu'il nous serve à dîner. C'est pas une raison pour japper, tout ça, et on ne vit d'amour et d'eau fraîche!... Sur ce, Flageolet qui avait vu jouer, la veille, la "Tour de Nesle" aux Bonfies-du-Nord, brama d'une voix aiguë: —Holà! tervierrier du diable!... Un setier et frites pour deux. Et vous nous mettez ensuite en communication avec une portion de gruyère... Boom!

XV LA FAUSSE MÈRE

Le jour suivant, le facteur apporta une lettre au père Leverdier. Celui-ci brisa le pli et se mit à lire. A peine avait-il parcouru les premières lignes: —Françoise! Françoise! Viens vite, ma femme... En voilà bien d'une autre! s'écria-t-il. Tiens, vois donc ça! Ah! c'est roide, par exemple! Bigre de bigre! Françoise mit ses lunettes pour lire le papier. Une vive émotion se peignit sur ses traits. —Voyons! fit-elle... Mes yeux doivent me tromper. La brave femme essuya les

larmes de ses lunettes et lut à haute voix, et à mots comptés: — Monsieur, "La présente, à pour but de vous faire connaître que je réclame comme étant à moi l'enfant que vous avez chez vous. —Cet enfant, le petit Charlot, j'en suis la mère. Il s'est échappé de chez moi, et j'apprends que vous l'avez recueilli. —Je viendrai le chercher demain à quatre heures. —Bien des remerciements à l'avance. —Recevez, monsieur mes salutations empressées. — Femme HENNEQUART."

—Qu'est-ce que ça veut dire? s'écria Françoise consternée. —Ça veut dire qu'on nous reprend le gosse, voilà! Françoise murmura des larmes dans la gorge et la voix tremblante: —Quelle peine de rendre ce cher petit!... Je m'étais habituée à le considérer comme le nôtre... Ça va être vide ici maintenant... Le vieux sergent lui, ne disait rien. Il masquait son émoi sous son silence et machonnait sa monnaie grise. A la fin, il releva la tête; et, pour s'extorquer lui-même tout en encourageant sa femme: —Où n'est pas encore fait, dit-il... Faudra voir si tout ça est bien authentique, si c'est bien ré-